

**DOSSIER : PHEDRE FACE A HIPPOLYTE,
UNE SOURCE D'INSPIRATION LITTERAIRE ET ARTISTIQUE**

Sénèque n'est pas le seul à avoir abordé le mythe de Phèdre : de nombreux auteurs et artistes ont choisi de s'inspirer de cette histoire.

PHEDRE AVANT SENEQUE :
DES SOURCES D'INSPIRATION DIRECTES ET INDIRECTES

La Bible, « Genèse » 39.1-20
(La Bible de Jérusalem, Cerf-Desclée de Brouwer)

Joseph chez Potiphar

Il arriva, après ces événements, que la femme de son maître jeta les yeux sur Joseph et dit : « Couche avec moi ! » Mais il refusa et dit à la femme de son maître : « Avec moi, mon maître ne se préoccupe pas de ce qui se passe à la maison et il m'a confié tout ce qui lui appartient. Lui-même n'est pas plus puissant que moi dans cette maison : il ne m'a rien interdit que toi, parce que tu es sa femme. Comment pourrais-je accomplir un aussi grand mal et pécher contre Dieu ? » Bien qu'elle parlât à Joseph chaque jour, il ne consentit pas accoucher à son côté, à se donner à elle.

Or, un certain jour, Joseph vint à la maison pour faire son service et il n'y avait là, dans la maison aucun des domestiques. La femme le saisit par son vêtement en disant : « Couche avec moi ! » Mais il abandonna le vêtement entre ses mains, pris la fuite est sorti. Voyant qu'il avait laissé le vêtement entre ses mains et qu'il s'était enfui dehors, elle appela ses domestiques et leur dit : « Voyez cela ! Il nous a amené un Hébreu pour badiner avec nous ! Il m'a approché pour coucher avec moi mais j'ai poussé un grand cri, et en entendant que j'élevais la voix et que j'appelais il a laissé son vêtement près de moi, il a pris la fuite et il est sorti. »

Elle déposa le vêtement à côté d'elle en attendant que le maître vint à la maison. Alors, elle lui dit les mêmes paroles : « L'esclave hébreu que tu nous as amené ma approchée pour badiner avec moi et, quand j'ai élevé la voix est appelé, il a laissé son vêtement près de moi et il s'est enfui dehors. » Lorsque le mari entendit ce que lui disait sa femme : « Voilà de quelle manière ton esclave a agi envers moi », sa colère s'enflamma. Le maître de Joseph le fit saisir et mettre en geôle, là où étaient détenus les prisonniers du roi.

Euripide, *Hippolyte*

Euripide, dramaturge grec du Ve siècle av. J.C., met en scène dans sa tragédie Hippolyte l'amour coupable de Phèdre envers son beau-fils. Si la trame générale de la pièce fournit à

Sénèque celle de sa tragédie, on peut néanmoins constater une différence cruciale entre les deux pièces : dans la pièce grecque, Hippolyte et Phèdre se seront jamais face à face sur scène.

Questions :

- En quoi l'histoire de Joseph et Potiphar peut-elle rappeler celle de Phèdre et d'Hippolyte ?
- Relisez la scène de confrontation entre Phèdre et Hippolyte dans la tragédie de Sénèque (v.589 à 718) : qu'est-ce que cette scène apporte selon vous par rapport au modèle grec ?

PHEDRE : UN MYTHE RECURRENT A L'EPOQUE D'AUGUSTE ?

Virgile, *Enéide*, chant VII, v.765 à 780 (Ier siècle av. J.C)

(Traduction proposée par le site de la Bibliotheca Classica Selecta)

Selon la légende en effet, Hippolyte, mort victime de la ruse de sa belle-mère, après avoir payé de son sang la vengeance paternelle, écartelé par des chevaux affolés, vit une seconde fois les astres de l'éther et les hautes brises célestes : les herbes de Péon et l'amour de Diane l'avaient rappelé à la vie. Alors le père tout puissant, indigné de voir un mortel revenir des ombres infernales vers la lumière de la vie, précipita lui-même, de son foudre, dans les ondes du Styx, l'inventeur d'un tel art médical, le fils de Phébus. Mais Trivia la généreuse cacha Hippolyte en un lieu secret, et le reléqua dans le bois de la nymphe Égérie, pour y mener, solitaire, une vie obscure dans les forêts d'Italie, où son nom serait transformé en Virbius. C'est pourquoi aussi on écarte du temple et des bois sacrés de Trivia les chevaux aux sabots de corne, qui, effrayés par des monstres marins, ont versé sur le rivage le char et le jeune Hippolyte.

Ovide, *Heroides*, Lettre de Phèdre à Hippolyte (Ier siècle av J.C.)

(Traduction de Théophile Baudement - Collection des Auteurs Latins, Nisard - Firmin-Didot, 1876)

Phèdre à Hippolyte

La jeune fille que la Crète a vue naître envoie au fils de l'Amazone le salut qui lui manquera à elle-même, si tu ne le lui donnes. Quelle qu'elle soit, lis ma lettre en entier. Quel mal crains-tu de cette lecture ? Peut-être même trouveras-tu quelque charme à la faire. A l'aide de ces signes, un secret parcourt et la terre et les mers. L'ennemi examine la lettre qu'il a reçue de son ennemi. Trois fois je résolus de m'entretenir avec toi, trois fois s'arrêta ma langue impuissante, trois fois

le son vint expirer sur mes lèvres. La pudeur doit, autant qu'il est possible, se mêler à l'amour. Ce que je n'osai pas dire, Amour m'a ordonné de l'écrire, et les ordres qu'Amour donne, il est dangereux de les dédaigner. Il règne, il étend ses droits sur les dieux souverains. C'est lui qui, me voyant hésiter d'abord, m'a dit : « Ecris ; ce cœur de fer, se laissant vaincre, reconnaîtra des lois ». Qu'il me protège, et comme il embrase mes veines d'un feu dévorant, qu'il rende aussi ton cœur favorable à mes vœux.

Ne crois pas que ce soit par corruption de cœur que je romps les liens qui m'enchaînent : nulle faute, et tu peux t'en enquérir, n'a terni ma renommée. L'amour exerce d'autant plus d'empire qu'on le connaît plus tard : je brûle intérieurement, je brûle, et une blessure cruelle fait saigner mon cœur. Comme les jeunes taureaux se sentent blessés par le premier joug qu'on leur impose, comme un poulain tiré du troupeau ne peut d'abord supporter le frein, ainsi un cœur novice subit difficilement et avec peine les premières atteintes de l'amour ; et le mien succombe sous ce fardeau qui l'accable. Le crime devient un art, lorsqu'il est appris dès un âge tendre ; celle qui aime tard aime avec plus de violence. Tu raviras les prémices d'un honneur resté intact, et la faute entre nous deux sera égale. C'est quelque chose que de cueillir à pleines mains des fruits dans un verger ; que de détacher d'un doigt délicat la rose qui vient d'éclorre. Si toutefois cette pureté native d'un cœur qui ne connut jamais le crime doit être souillée d'une tache inaccoutumée, je suis heureuse de brûler d'un feu digne de moi ; je n'ai pas fait un choix honteux, pire que l'adultère. Oui, si Junon m'offrait le dieu, son frère et son époux, il me semble qu'à Jupiter je préférerais Hippolyte.

Déjà même, pourras-tu le croire ? je suis entraînée vers un art jusqu'alors inconnu pour moi ; je veux, d'une course rapide, suivre aussi les bêtes fauves ; déjà ma première divinité est celle de Délos, dont la parure est un arc recourbé ; tes goûts sont devenus ma loi. Je voudrais parcourir l'étendue des forêts, presser le cerf dans les toiles, exciter, sur la cime des monts, l'ardeur d'une meute ; je voudrais, d'un bras vigoureux, lancer le javelot tremblant, ou reposer mon corps sur un frais gazon. Souvent je me plais à diriger un char léger à travers la poussière, et à faire sentir le frein à la bouche d'un coursier docile. Tantôt je m'élance, semblable à la prêtresse de Bacchus qu'agitent les fureurs de ce dieu, semblable à celles qui, sur le mont Ida, font résonner les tambourins, à celles à qui les Dryades, ces demi-déeses, et les Faunes à la double corne, ont soufflé un enthousiasme inconnu. Car on me redit tout, lorsque mon transport est calmé ; moi seule je connais l'amour secret qui me brûle.

Peut-être me faut-il éprouver cet amour fatalement attaché à ma race, et Vénus doit-elle lever ce tribut sur ma famille entière. Jupiter (et c'est là l'origine première de notre maison), Jupiter aima Europe ; un taureau cachait le dieu sous sa forme. Pasiphaë, ma mère, livrée à un taureau abusé, rejeta de ses flancs son crime et son fardeau. Le fils ingrat d'Egée, en suivant le fil libérateur que tenait la main de ma sœur, parcourut sans danger les détours du Labyrinthe. Moi-même à mon tour, afin que l'on me reconnaisse pour la fille de Minos, je subis la dernière les lois communes à ma famille. Le destin l'a encore voulu, deux femmes ont trouvé des chaînes

dans la même maison : ta beauté m'a séduite ; ma sœur s'est éprise de ton père. Thésée et son fils ont ravi les deux sœurs : marquez par un double trophée ce triomphe sur notre maison.

Au temps où tu vins à Eleusis la ville de Cérès, j'aurais voulu que la terre de Gnos eût pu me retenir. Je t'aimais déjà ; tu me plus alors bien davantage. Un amour brûlant pénétra jusque dans la moelle de mes os. Ton vêtement était d'une éclatante blancheur ; des fleurs entouraient ta chevelure ; une chaste rougeur colorait tes joues d'un noble incarnat. Ce visage, que les autres femmes appellent dur et farouche, n'était point dur au jugement de Phèdre ; il était mâle. Loin de moi ces jeunes gens parés comme une femme : une beauté virile n'aime que de modestes ajustements. Cette fierté même, ces cheveux flottants sans art et une légère poussière répandue sur ton front, tout cela sied bien à sa noblesse. Soit que tu rendes flexible l'encolure rebelle d'un coursier frémissant, j'admire tes pieds qui se rapprochent en un cercle étroit ; soit que, d'un bras nerveux, tu brandisses un pesant javelot, la vigueur qu'il déploie attire tous mes regards. J'aime encore à te voir la main armée d'épieux de cornouiller garnie d'un large fer : tout, oui, tout ce que tu fais charme mes yeux.

Laisse dans les forêts ta rudesse sauvage ; ma mort ne peut pas t'honorer. Que te sert de te livrer aux exercices de la légère Diane, si tu ravis ses droits à Vénus ? Ce qui se fait sans alternative de repos ne peut durer longtemps ; c'est le repos qui répare les forces et délasse les membres fatigués. L'arc (et règle-toi sur les armes de la déesse objet de ton culte), l'arc que tu ne cesserais jamais de tendre deviendrait lâche. Céphale était fameux dans les forêts, et sa main avait jonché de bêtes l'herbe qui les tapisse ; il sut cependant se prêter à l'amour de l'Aurore ; pour le visiter, la sage déesse quittait son vieil époux. Souvent, sous les yeuses, le premier gazon qui s'offrait, fut foulé par Vénus et par le fils de Cinyra, étendus l'un près de l'autre. Le fils d'Oenée brûla pour Atalante du mont Ménale ; et celle-ci a pour gage d'amour la dépouille d'une bête fauve.

Que l'on nous compte bientôt aussi parmi cette foule heureuse : si tu dédaignes Vénus, tes bois restent sauvages. Moi-même je serai ta compagne ; je ne reculerai ni devant les roches cavernieuses ni devant la dent oblique du sanglier redoutable. Deux mers entourent de leurs flots un isthme qu'elles assiègent ; un étroit défilé entend leurs doubles mugissements. C'est là qu'avec toi j'habiterai Trézène, royaume de Pithée : ces lieux me sont déjà plus chers que ma patrie.

Le héros, fils de Neptune, est maintenant absent, et il le sera longtemps : il est retenu dans le pays de son cher Pirithoüs. Thésée, nous n'en pouvons douter, préfère Pirithoüs à Phèdre, Pirithoüs à toi-même. Ce n'est pas le seul affront qui nous vienne de lui : nous en avons reçu tous deux de bien graves blessures. Sa massue à trois nœuds brisa les os de mon frère, et les dispersa sur le sol ; ma sœur fut laissée par lui en proie aux bêtes féroces. Celle que son courage éleva au premier rang parmi les filles qui portent la hache, t'a enfanté, toi qui héritas de la valeur de ta mère. Si tu veux savoir où elle est, Thésée lui traversa le flanc de son épée : un tel gage d'amour ne put mettre ta mère à l'abri de ses coups. Elle ne fut pas même son épouse ; le flambeau nuptial ne s'alluma point pour elle. Pourquoi ? sinon pour que tu fusses, comme fils

illégitime, exclu du trône paternel ? Il t'associa les frères que je t'ai donnés ; et le sang qu'ils ont, ce n'est pas à moi qu'ils le doivent, mais à lui. Oh ! puisqu'il devait t'être funeste, à toi le plus beau des mortels, pourquoi ce sein n'a-t-il pas été déchiré au milieu des efforts de l'enfantement ? Va, maintenant, révère la couche d'un père si digne qu'on la lui garde pure, une couche qu'il fuit, qu'il abdique par de coupables actions.

Que l'union d'une belle-mère avec son beau-fils n'offre pas à ton esprit les terreurs qu'inspirent de vains préjugés. Ce scrupule suranné, qui devait disparaître dans les âges suivants, appartenait à celui qui vit Saturne gouverner son rustique royaume. Jupiter a légitimé tout ce qui peut plaire ; et l'hymen de la sœur avec le frère rend tout licite. L'alliance forme une chaîne indissoluble de parenté, lorsque à ces nœuds, Vénus elle-même a ajouté les siens. Il ne sera pas difficile de celer le mystère de notre amour. Que la parenté nous serve à le cacher : elle pourra couvrir notre faute de son nom. Si, nous tenant embrassés, nous sommes vus de quelqu'un, on nous en louera tous les deux : on dira que la belle-mère a de l'amitié pour son beau-fils. Tu n'auras pas à te faire ouvrir, pendant les ténèbres, la porte d'un mari redoutable ; tu n'auras pas de gardiens à tromper. Le même toit qui nous a réunis pourra nous réunir encore. Tu me donnais publiquement des baisers, tu m'en donneras publiquement. Avec moi tu seras en sûreté ; ta faute te méritera des éloges, fusses-tu même aperçu dans mon lit. Seulement bannis tout retard, et hâte le moment de cette union ; qu'à ce prix, Amour, maintenant cruel pour moi, t'épargne les tourments qu'il cause.

Je ne dédaigne pas de descendre à d'humbles prières. Hélas ! Où est maintenant le faste ? Où est l'orgueil de mes paroles ? J'avais résolu de combattre longtemps, et de ne pas céder à ma passion ; comme si l'amour ne triomphait pas de nos résolutions ! Vaincue et suppliante, je presse tes genoux de mes mains royales ; nul amant ne voit ce qu'exige la dignité. Je ne rougis plus, la pudeur une fois bannie renonce à son empire. Pardonne à ces aveux, et dompte un cœur cruel. Que me sert d'avoir pour père Minos qui tient des mers sous son sceptre ? Que me sert que la foudre s'échappe en serpentant des mains de mon aïeul ? Que mon grand-père, le front ceint de rayons étincelants, ramène sur son axe brillant la douce chaleur du jour ? La noblesse disparaît devant l'amour ; prends pitié de mes ancêtres ; et si tu ne veux m'épargner, épargne au moins les miens. J'ai pour dot la Crète, île de Jupiter. Que toute ma cour obéisse à mon Hippolyte.

Laisse fléchir ton orgueil. Ma mère a pu séduire un taureau : seras-tu plus cruel qu'un taureau farouche ? Par Vénus qui me possède, prends pitié de moi, je t'en conjure ; puisses-tu, à ce prix, n'aimer jamais qui pourrait dédaigner ton amour ! Qu'à ce prix la déesse des forêts te protège dans ses retraites solitaires ; que les bois touffus offrent à ton bras de nombreuses victimes ; qu'à ce prix les Satyres et les Pans, divinités des montagnes, te soient favorables, et que le sanglier tombe percé du fer de ta lance ; qu'à ce prix les Nymphes, quoiqu'on dise que tu hais leur sexe, présentent à ta soif brûlante une onde qui l'apaise ! C'est au milieu des larmes que je te fais ces prières ; tu lis jusqu'au bout ces paroles suppliantes ; et mes larmes, tu peux te les

représenter.

Ovide, *Les Métamorphoses*, XV, v.497 à 546 (Ier siècle ap. J.C.)

(Traduction adaptée de G .T. de Villenave, Paris, 1806)

« Vous avez sans doute entendu parler d'un Hippolyte qui périt victime de la crédulité de son père, et des artifices d'une marâtre impie. Vous allez être étonné, vous m'en croirez à peine : je suis cet Hippolyte. Jadis la fille de Pasiphaé, qui voulut m'engager à souiller le lit de mon père, feignit que j'avais tenté le crime conçu par elle, et, soit dans le dépit de ses feux méprisés, soit qu'elle craignît d'être accusée par moi, elle osa m'accuser elle-même. Mon père m'exila d'Athènes, malgré mon innocence, et, par ses imprécations, appela sur ma tête la haine des dieux.

Debout sur mon char, je fuyais vers Trézène, où Pitthée prit soin de mon enfance. Déjà j'étais arrivé sur le rivage de Corinthe : soudain la mer se soulève, des flots immenses s'entassent, montent et s'inclinent courbes comme une montagne. L'horrible vague mugit, s'ouvre à son sommet, et, se brisant avec furie, chasse de ses flancs un taureau armé de cornes redoutables. Le monstre s'élève, de la moitié du corps, sur l'onde jaillissante. Il rejette des flots élancés de sa gueule et de ses naseaux. Mes compagnons épouvantés ont fui ; mon âme n'est point ébranlée : qu'avais-je à craindre de plus terrible que mon exil ? Mes coursiers ardents tournent la tête vers la mer ; leurs oreilles se dressent et leurs crins se hérissent. L'aspect du monstre les trouble, les effraie ; ils précipitent le char à travers les rochers escarpés. Vainement ma main veut gouverner les rênes : ils ne craignent plus le mors, qu'ils blanchissent d'écume. Je penche en arrière mon corps, je tire et tends les guides ; et mes efforts eussent dompté la fureur des coursiers, si, heurtée contre un arbre, vers le point où elle tourne rapidement sur son essieu, une roue ne se fût brisée en éclats. Je suis précipité du char : vous eussiez vu mes pieds embarrassés dans les rênes, mes entrailles vivantes traînées au loin, mes nerfs s'attacher aux ronces, mes membres épars emportés par les coursiers, ou laissés sur la plage ; mes os, en se brisant, rendre un son terrible, et mon âme fatiguée s'exhaler dans ces affreux tourments : il ne restait de moi aucune partie qu'on eût pu reconnaître, et tout mon corps n'était qu'une blessure.

Maintenant, ô Nymphes, pouvez-vous ou voudrez-vous comparer votre malheur au mien ? L'ai vu les royaumes privés du jour, et j'ai lavé mes membres déchirés dans les ondes du Phlégéthon. Mais la vie ne m'eût point été rendue sans l'art puissant du fils d'Apollon : je la dus à la vertu de ses plantes, en dépit de Pluton indigné. Alors, craignant que ma présence, qui manifeste un si grand bienfait, n'excite encore contre moi les fureurs de l'envie, Diane m'enveloppe d'un nuage épais ; et, afin que je puisse être vu sans danger pour mes jours, elle augmente mon âge, altère et change tous mes traits. Elle hésite longtemps entre la Crète et Délos pour fixer mon séjour ; mais enfin, renonçant à Délos, à la Crète, elle me transporte dans ces lieux, et m'ordonne de quitter un nom qui peut me rappeler le cruel souvenir de mes coursiers : "Tu fus Hippolyte, dit-elle ; sois Hippolyte encore sous le nom de Virbius". Depuis ce temps, j'habite cette forêt : mis au rang, des dieux inférieurs, je vis caché sous la protection de la déesse, et je sers ses autels. »

Ovide, *Fastes*, 3, v.259 à 284 (Ier siècle ap. J.C)
(Traduction de Anne-Marie Boxus et Jacques Poucet, 2004)

Qui maintenant me dira pourquoi les Saliens portent les armes de Mars
tombées du ciel et pourquoi ils chantent Mamurius ?
Instruis-moi, nymphe préposée au bois et au lac de Diane ;
nymphe, épouse de Numa, viens expliquer ce que tu fais.
Dans la vallée d'Aricie, se trouve un lac, entouré
d'une forêt touffue, et consacré par un culte ancien.
Hippolyte s'y cache, mis en pièces par les brides de ses chevaux ;
c'est pourquoi nul cheval ne pénètre dans ce bois.
Des fils pendent comme des voiles le long des haies,
où sont posés de nombreux ex-voto à la déesse bienfaisante.
Souvent, forte d'un vœu exaucé, le front ceint d'une couronne,
une femme y apporte de la Ville des flambeaux allumés.
La royauté revient aux mains vigoureuses et aux pieds agiles,
et puis le roi, à son tour, périt selon l'exemple qu'il a donné.

Un ruisseau au murmure léger descend sur un lit caillouteux :
souvent j'y ai bu, mais à petites gorgées.
C'est Égérie, déesse aimée des Camènes, qui produit ces eaux :
elle fut de Numa l'épouse et la conseillère.
D'abord, on décida d'adoucir les Quirites trop prompts à la guerre
par l'institution du droit et par la crainte des dieux.
Dès lors on établit des lois, évitant l'octroi de tout le pouvoir au plus fort
et l'on commença à respecter fidèlement les rites sacrés des ancêtres.
Toute sauvagerie est bannie ; le droit est plus fort que les armes,
et l'on juge honteux d'en venir aux mains avec un concitoyen ;
à la vue d'un autel, tel, naguère farouche, se transforme désormais,
et fait des libations de vin et d'épeautre salé sur les cendres tiédies du foyer.

Questions :

- Après lecture attentive du corpus, montrez quels sont les éléments récurrents du mythe de Phèdre dans ces extraits. Comparez avec les choix que Sénèque a fait dans sa pièce.
- Phèdre est-elle fautive ou bien peut-on la considérer comme victime d'un destin tragique ? Quel rôle les différents auteurs allouent-ils à Hippolyte ? Justifiez votre réponse en citant les textes proposés dans le corpus à l'appui.

LE FACE A FACE ENTRE PHEDRE ET HIPPOLYTE :
UNE SOURCE D'INSPIRATION ARTISTIQUE AU-DELA DE L'ANTIQUITE

Racine, *Phèdre*, II, 5, vers 663 à 713 (1677)

PHÈDRE

Et sur quoi jugez-vous que j'en perds la mémoire,
Prince ? Aurais-je perdu tout le soin de ma gloire; ?

HIPPOLYTE

Madame, pardonnez. J'avoue, en rougissant,
Que j'accusais à tort un discours innocent.
Ma honte ne peut plus soutenir votre vue ;
Et je vais...

PHÈDRE

Ah ! cruel, tu m'as trop entendue.
Je t'en ai dit assez pour te tirer d'erreur.
Hé bien ! connais donc Phèdre et toute sa fureur.
J'aime. Ne pense pas qu'au moment que je t'aime,
Innocente à mes yeux je m'approuve moi-même,
Ni que du fol amour qui trouble ma raison
Ma lâche complaisance ait nourri le poison.
Objet infortuné des vengeances célestes,
Je m'abhorre encor plus que tu ne me détestes.
Les Dieux m'en sont témoins, ces Dieux qui dans mon flanc
Ont allumé le feu fatal à tout mon sang,
Ces Dieux qui se sont fait une gloire; cruelle
De séduire le coeur d'une faible mortelle.
Toi-même en ton esprit rappelle le passé.
C'est peu de t'avoir fui, cruel, je t'ai chassé.
J'ai voulu te paraître odieuse, inhumaine.
Pour mieux te résister, j'ai recherché ta haine.
De quoi m'ont profité mes inutiles soins ?
Tu me haïssais plus, je ne t'aimais pas moins.
Tes malheurs te prêtaient encor de nouveaux charmes.
J'ai languï, j'ai séché, dans les feux, dans les larmes.
Il suffit de tes yeux pour t'en persuader,
Si tes yeux un moment pouvaient me regarder.
Que dis-je ? Cet aveu que je viens de te faire,
Cet aveu si honteux, le crois-tu volontaire ?
Tremblante pour un fils que je n'osais trahir,
Je te venais prier de ne le point haïr.
Faibles projets d'un coeur trop plein de ce qu'il aime !
Hélas ! je ne t'ai pu parler que de toi-même.
Venge-toi, punis-moi d'un odieux amour.
Digne fils du héros qui t'a donné le jour,
Délivre l'univers d'un monstre qui t'irrite.
La veuve de Thésée ose aimer Hippolyte !
Crois-moi, ce monstre affreux ne doit point t'échapper.
Voilà mon coeur. C'est là que ta main doit frapper.

Impatient déjà d'expier son offense,
Au-devant de ton bras je le sens qui s'avance.
Frappe. Ou si tu le crois indigne de tes coups,
Si ta haine m'envie un supplice si doux,
Ou si d'un sang trop vil ta main serait trempée,
Au défaut de ton bras prête-moi ton épée.
Donne.

Rameau, *Hippolyte et Aricie* (1733)

En 1733, Rameau, compositeur français, crée une tragédie lyrique intitulé *Hippolyte et Aricie*, dont le livret, écrit par l'abbé Pellegrin, reprend en partie la pièce de Racine ; toutefois, contrairement à la tradition principale du mythe, le dénouement de cette pièce est heureuse puisque Hippolyte épousera Aricie.

- *Hippolyte et Aricie*, [mise en scène de Ivan Alexandre](#)
- *Hippolyte et Aricie*, [mise en scène de William Christie](#)

Garnier, *Hippolyte après l'aveu de Phèdre sa belle-mère* (2^e moitié du XVIII^e siècle)



Zola, *La Curée*, chapitre 5 (1871)

Un soir, ils allèrent ensemble au Théâtre-Italien. Ils n'avaient seulement pas regardé l'affiche. Ils voulaient voir une grande tragédienne italienne, la Ristori, qui faisait alors courir tout Paris, et à laquelle la mode leur commandait de s'intéresser. On donnait *Phèdre*. Il se rappelait assez son répertoire classique, elle savait assez d'italien pour suivre la pièce. Et même ce drame leur causa une émotion particulière, dans cette langue étrangère dont les sonorités leur semblaient, par moments, un simple accompagnement d'orchestre soutenant la mimique des acteurs. Hippolyte était un grand garçon pâle, très médiocre, qui pleurait son rôle.

— Quel godiche ! murmurait Maxime.

Mais la Ristori, avec ses fortes épaules secouées par les sanglots, avec sa face tragique et ses gros bras, remuait profondément Renée. *Phèdre* était du sang de Pasiphaé, et elle se demandait de quel sang elle pouvait être, elle, l'incestueuse des temps nouveaux. Elle ne voyait de la pièce que cette grande femme traînant sur les planches le crime antique. Au premier acte, quand *Phèdre* fait à *Cénone* la confidence de sa tendresse criminelle ; au second, lorsqu'elle se déclare, toute brûlante, à Hippolyte ; et, plus tard, au quatrième, lorsque le retour de *Thésée* l'accable, et qu'elle se maudit, dans une crise de fureur sombre, elle emplissait la salle d'un tel cri de passion fauve, d'un tel besoin de volupté surhumaine, que la jeune femme sentait passer sur sa chair chaque frisson de son désir et de ses remords.

— Attends, murmurait Maxime à son oreille, tu vas entendre le récit de *Théramène*. Il a une bonne tête, le vieux !

Et il murmura d'une voix creuse :

À peine nous sortions des portes de *Trézène*,
Il était sur son char...

Mais Renée, quand le vieux parla, ne regarda plus, n'écouta plus. Le lustre l'aveuglait, les chaleurs étouffantes lui venaient de toutes ces faces pâles tendues vers la scène. Le monologue continuait, interminable. Elle était dans la serre, sous les feuillages ardents, et elle rêvait que son mari entraît, la surprenait aux bras de son fils. Elle souffrait horriblement, elle perdait connaissance, quand le dernier rôle de *Phèdre*, repentante et mourant dans les convulsions du poison, lui fit rouvrir les yeux. La toile tombait. Aurait-elle la force de s'empoisonner, un jour ? Comme son drame était mesquin et honteux à côté de l'épopée antique ! et tandis que Maxime lui nouait sous le menton sa sortie de théâtre, elle entendait encore gronder derrière elle cette rude voix de la Ristori, à laquelle répondait le murmure complaisant d'*Cénone*.

Dans le coupé, le jeune homme causa tout seul, il trouvait en général la tragédie « assommante, » et préférait les pièces des Bouffes. Cependant *Phèdre* était « corsée. » Il s'y

était intéressé, parce que... Et il serra la main de Renée, pour compléter sa pensée. Puis une idée drôle lui passa par la tête, et il céda à l'envie de faire un mot :

— C'est moi, murmura-t-il, qui avais raison de ne pas m'approcher de la mer, à Trouville.

Renée, perdue au fond de son rêve douloureux, se taisait. Il fallut qu'il répât sa phrase.

— Pourquoi ? lui demanda-t-elle étonnée, ne comprenant pas.

— Mais le monstre...

Et il eut un petit ricanement. Cette plaisanterie glaça la jeune femme. Tout se détraqua dans sa tête. La Ristori n'était plus qu'un gros pantin qui retroussait son péplum et montrait sa langue au public comme Blanche Müller, au troisième acte de *la Belle Hélène*, Théramène dansait le cancan, et Hippolyte mangeait des tartines de confiture en se fourrant les doigts dans le nez.

Questions :

- Dans quelle mesure peut-on dire que les œuvres présentées cherchent à actualiser le mythe de Phèdre ? Peut-on dire que c'est un mythe intemporel ?
- Une des originalités de la tragédie de Sénèque est la scène de confrontation entre Phèdre et Hippolyte : dans quelle mesure peut-on dire que cette scène a inspiré les auteurs et les artistes modernes ?